

ple[r] avec Jupiter» (p. 359), car il veut «[retentir] comme un dieu omniprésent aux oreilles de tous» en même temps que connaître par lui-même les deux sexes comme Tirésias (p. 358-359). On ne peut que souscrire à la critique d'Eeva Lehtovuori. Elle relève la misogynie et les valeurs masculines-patriarcales de l'œuvre de Tournier, dont le discours métaphorique reste, comme elle le dit, beaucoup plus freudien qu'il ne l'admet. La thèse d'Eeva Lehtovuori en fait encore la démonstration en ouvrant aussi de nouvelles perspectives pour les recherches sur l'œuvre de Tournier.

Inge Degen  
Université de Aalborg

**Ralph Sarkonak : *Les trajets de l'écriture. Claude Simon*. Les Editions Paratexte, Trinity college, Toronto, 1994, 235 p.**

L'œuvre de Claude Simon, avant comme après le prix Nobel, a été mieux reçue, mieux lue en dehors de la France qu'à l'intérieur de l'Hexagone, pour ne citer que l'Angleterre, la Suisse, la Scandinavie, les États Unis – le Canada. Si des chercheurs canadiens (Jean-Pierre Vidal en tête) ont été dès le début des années 70 présents dans la critique simonienne, il semblerait qu'il y ait depuis une dizaine d'années comme une concentration des études simoniennes au Canada. (Voir à ce propos les deux derniers recueils d'articles, résultant de deux «Colloques Simon», *Claude Simon. Chemins de la mémoire* (Ed. Le Griffon d'argile, Québec/Presses Universitaires de Grenoble, 1993) et *Les sites de l'écriture* (Queen's University, Kingston, Librairie Nizet, Paris, 1995), tous les deux édités par Mireille Calle-Gruber).

En première ligne de cette critique se place Ralph Sarkonak, de l'Université de Toronto. Par rapport à son premier livre sur Simon, *Claude Simon : les carrefours du texte* (Paratexte, Toronto, 1986; voir compte rendu dans *Revue Romane* 24, 2), celui-ci – *Les trajets de l'écriture ...* – marque à la fois une continuité et un déplacement d'objectifs. Il y a la même attention aux jeux intra- et intertextuels à l'œuvre dans toute fiction simonienne, mais une plus grande accentuation du rôle de la référence pour l'écriture aussi bien que pour la lecture de ses romans.

D'ailleurs, l'analyse de Sarkonak, dans *Les trajets de l'écriture*, ne se limite pas aux romans de Claude Simon. Son livre porte sur tous les ouvrages (à part le *Discours de Stockholm*) publiés par Simon au cours des années quatre-vingt : les deux grands romans – *Les Géorgiques* (1981) et *L'Acacia* (1989) – le «poème en prose» *La Chevelure de Bérénice* (1983), (réédition, sans les peintures de Miro, de *Femmes* (1966)) – *L'Invitation* (1987), qualifié par Sarkonak comme «récit de voyage» et, enfin, *Album d'un amateur* (1988), «photo-texte» où pour la première fois Simon emploie comme stimuli d'écriture des photographies qu'il a prises lui-même. Malgré la diversité générique du corpus, Sarkonak justifie son choix par sa propre préoccupation critique – voir les textes simoniens comme un ensemble d'intertextualité restreinte travaillé par d'autres textes et par le hors-texte – mais aussi par l'emploi que fait Simon «des techniques et des thèmes récurrents /.../ dans ces textes apparemment si divers» (p. 5).

A la base de l'intérêt accru de Sarkonak pour les questions de la référence, aussi bien textuelle qu'extra-textuelle, se trouve cet *effet de plaisir* qu'éprouve le lecteur par rapport aux textes simoniens, plaisir provoqué par un sentiment de déjà vu, de déjà lu, ou de déjà vécu. Au centre du «plaisir du texte» simonien se trouve le *plaisir de reconnaissance*.

L'apport le plus fructueux du livre de Sarkonak à la critique simonienne me semble être son analyse approfondie de la *complexité* de la notion de *référent* (il distingue quatre «pôles» référentiels : référence extra/intra/inter et métatextuelle) et son rapport étroit avec l'acte de lecture : «La référentialité s'avère être le lieu d'une tension entre quatre pôles qui l'entourent, pôles entre lesquels se dessinent des rapports qui le traversent au moment de son appropriation lectorale» (p. 96).

Pour concrétiser la notion d'*arborescence*, notion «qui nous semble la plus appropriée pour décrire non seulement certains procédés micro-structuraux mais aussi l'ensemble intertextuel» (p. 7), Sarkonak, dans son analyse de *L'Acacia*, «Un drôle d'arbre : *L'Acacia*», fait l'inventaire de «l'arborescence intertextuelle» de l'œuvre simonienne en dressant des listes de références croisées pour chacun de ses livres, commençant par *Le Tricheur* (1945), mais dans une lecture rétrospective, à partir de *L'Acacia*. Si on peut douter de l'utilité, pour une analyse du fonctionnement précis de cette «*mémoire textuelle*» dans tel ou tel livre, il n'en reste pas moins que Sarkonak a fourni avec cet inventaire une démonstration très concrète du *volume* de cette mémoire, et une preuve tangible du «caractère foncièrement intertextuel de l'œuvre dans son ensemble» (p. 210). Sans parler du gain de temps que représente pour nous autres la constitution de ces listes, nous évitant l'exercice habituel à tout lecteur simonien – «/nous/rappelant l'endroit : environ dans le premier tiers en haut d'une page de droite» (*La Bataille de Pharsale*, p. 20) et, comme Simon lisant Proust, trouvant ailleurs... Quitte, bien sûr, à trouver aussi autre chose, ailleurs, que Sarkonak.

En conclusion, ce qui est sûr, c'est que le livre de Ralph Sarkonak, par le sérieux de sa documentation et la subtilité de ses analyses, présente un outil critique précieux pour tous ceux qui travaillent les textes simoniens.

Karin Holter  
Université d'Oslo